BULLETIN CRITIQUE

Sont publiés à cette place les comptes-rendus des ouvrages adressés au directeur de la *Revue :* M. J. Marouzeau, 4, rue Schœlcher, Paris, XIV^e^.

Les publications qui paraîtraient prêter moins à un compte-rendu critique qu'à un simple résumé seront mentionnées et analysées dans l'*Année philologique*, publiée à la librairie des Belles-Lettres.

Lucain. La guerre civile (La Pharsale), texte établi et traduit par A. Bourgery et M. Ponchont. Paris, Les Belles-Lettres, 1926 et 1929, 2 × 225 & 2 × 169 pages.

Cette édition, qui a paru en deux volumes, à trois années de distance, est due à la collaboration de deux philologues éprouvés : M. Bourgery s'est chargé des livres I-VII, M. Ponchont des livres VIII-X, et chacun d'eux a assumé la révision de la partie dévolue à son collaborateur.

Le second volume n'a pas de préface ; faut-il admettre que les observations présentées dans l'Introduction du premier volume valent pour l'ensemble? Ou bien, par exemple, les auteurs ont-ils utilisé pour les livres VI à X l'édition Housman de 1926, qui n'avait pu l'être (cf. vol. I, p. xix, note 1) pour les livres I à V? On le croirait, d'après la note 1 de la p. 43. D'autre part, comment faut-il entendre les deux observations des pages xv et xix, dont l'une dit, en ce qui concerne la critique des manuscrits : « nos vues ne s'écartent pas sensiblement de celles de Hosius », et l'autre : « je me suis trouvé maintes fois en désaccord avec celui-ci ; les critiques pénétrantes de M. Housman... m'ont convaincu de l'être plus souvent encore »? Quoi qu'il en soit, nos éditeurs ne font pas profession d'apporter du nouveau en cette matière ; ils se bornent à répéter, après P. Lejay et tant d'autres : « il est à peu près impossible d'espérer une répartition exacte en familles. » Ils sont disposés à accueillir les secours de toutes mains : « en présence de l'incertitude des sources il y a lieu de tenir compte de toutes les leçons de manuscrits connus entre le ix^e^ et le xi^e^ siècle » ; « il importe également de tenir compte des témoignages anciens, scolies, citations... » Ils ne réservent leur sévérité qu'aux suggestions des modernes, estimant que dans le poème inachevé d'un jeune homme de vingt-cinq ans les imperfections et les inconséquences sont presque un signe d'authenticité.

Il est pourtant des cas où notre éditeur doit intervenir pour départager deux traditions. C'est avec la plus grande prudence qu'il en use. Il a bien raison, je crois, de reculer devant le « quidquid nona explicat aetas », VII, 387, qu'admet Housman, pour s'en tenir au traditionnel « non expleat » ; je suis moins sûr qu'il faille lire, VII, 419, « quo latius » au lieu du « quae latius », qui explique mieux la faute « qua platius » (cf. Virg., *Georg.*, III, 500, demissap = demissae) ; et je suis bien convaincu que, VII, 575, il faut lire « iubet ferre contundere (confundere VQ) uultus », qui rappelle exactement le « uultus gladio turbate uerendos » de VII, 322.

Traduire du Lucain est une gageure ; la violence, la concision, l'incohérence de l'expression comme de la pensée ont de quoi rebuter les plus téméraires. Renonçant, et pour cause, à faire aussi romantique que Lucain, les traducteurs se sont efforcés au moins de suivre son texte, sans remplissages et sans trop d'atténuations. Les accidents ne pouvaient leur être épargnés. Je passe sur les lapsus comme au chant I « les bords étroits du Rubicon » (v. 185) ou « vos enseignes » (pour « mea signa », v. 191) ; un sondage sur le chant VII me suggère les réflexions suivantes : dans la peinture des présages qui annoncent la catastrophe de Pharsale (v. 155), les « faces » et les « trabes » ne sont pas des « brandons » et des « poutres », mais des formes d'éclairs qu'on trouve cataloguées et décrites dans les ouvrages de physique ; au vers 140 du même chant, le « exarsit » ne doit pas être entendu comme le « incaluit » de 146 ; il désigne le faisceau d'étincelles jaillies de la pointe qu'on aiguise ; v. 61, « in Pompeianis notum est Pharsalia castris » ne veut pas dire que dans le camp de Pompée on fait des vœux pour Pharsale (c'est-à-dire, si je comprends bien, pour le succès de la bataille, ce qui serait trop naturel !), mais signifie qu'on en est réduit à souhaiter une bataille qui doit être un désastre ; v. 387, si l'on accepte le texte « quidquid non expleat aetas ulla », il faut l'entendre dans le sens indiqué par ce qui suit, « nec humanum reparet genus omnibus annis », c'est-à-dire « des pertes que le temps ne comblera pas » ; v. 395, « nocte coacta », bien plutôt que « la nuit noire », doit signifier « une nuit contrainte » (la nuit que l'obligation d'assister aux fêtes contraint de passer à Laurente), sens confirmé par le « inuitus » qui suit ; v. 132, dans « quaeri Roma quid esset » le subjonctif exprime une interrogation qui se rapporte à l'avenir (non pas « ce qu'est Rome », mais « ce que doit être Rome », « le sort futur de Rome »), tout comme aux vers 253 « quantus sit Caesar », et 282 « cuius sit ducis », où je suis convaincu qu'il faudrait aussi modifier la traduction, sous peine de faire méconnaître la règle de syntaxe qui est fort bien formulée dans Riemann-Lejay-Ernout, par. 239, rem. IV et note 4.

J. Marouzeau.

Ovide. Les Métamorphoses, t. III (livres XI-XV), texte établi et traduit par G. LAFAYE. Paris, Les Belles-Lettres, 1930, 2 × 168 pages.

Quoique j'aie déjà parlé de l'édition des *Métamorphoses* à propos des volumes précédents, il convient de mentionner ici ce troisième volume, qui est l'œuvre posthume de deux de nos latinistes regrettés : G. Lafaye a été enlevé par la mort avant d'avoir pu en achever la composition, et H. Goelzer en a préparé la publication avant de nous être enlevé à son tour ; de lui sont en particulier les notes qui accompagnent la traduction ; il a pu assurer l'achèvement de l'ouvrage au point qu'il n'y manque même pas l' « Index nominum » indispensable à la consultation.

J. MAROUZEAU.

Cicéron. Discours, t. VII : *Pour M. Fonteius, Pour A. Cécina, Sur les pouvoirs de Pompée*, texte établi et traduit par A. BOULANGER. Paris, Les Belles-Lettres, 1929, 2 × 194 pages.

C'est une tâche ingrate que de continuer la série des *Discours* de Cicéron : que de recherches bibliographiques, que d'examens historiques et juridiques, que de confrontations de manuscrits pour établir le texte de ces trois discours, dont deux n'ont fait l'objet jusqu'ici de presque aucune édition spéciale ! M. Boulanger a su, en des notices courtes et substantielles, réunir tout ce qu'il fallait pour préparer son lecteur à l'intelligence du texte ; on trouvera même, dans les quelques pages consacrées au *De imperio Pompei*, des vues personnelles qui corrigent heureusement l'interprétation traditionnelle de l'attitude de Cicéron. L'explication du *Pro Caecina*, discours si aride pour le profane par l'armature juridique dont il est hérissé, semblera précieuse au lecteur. La richesse de ces introductions est complétée par toutes les notes qu'autorise la justification des pages. Ces notes visent sans plus à éclairer le texte : on ne saurait attendre davantage d'un éditeur auquel l'espace est strictement mesuré. Ce sont des notes « utiles », principalement de droit et d'histoire, et placées aux bons endroits, mérite qu'apprécieront tous ceux qui savent combien rarement concordent les exigences du texte et la situation de l'espace disponible.

Une partie de chaque notice est consacrée à la tradition du texte, dont les sources varient selon les discours. De plus, pour le *Pro Fonteio*, qui nous est parvenu si mutilé, une sorte de plan en remet sous les yeux du lecteur le contenu vraisemblable. Dans l'établissement du texte domine de plus en plus, chez les éditeurs français, la tendance à être ménagers de corrections. L'apparat signale des conjectures tenues avec raison à l'écart : p. 103, un *id* bien inutile d'Ernesti ; p. 127, un changement de temps proposé par L. Havet en considération de la clausule, etc... ; peut-être l'élagage aurait-il pu être plus complet : p. 119,

un certain *uindicauisse* de Mommsen, nullement justifié paléographiquement, dans un contexte de tradition flottante, semblera suspect à quiconque connaît la faiblesse habituelle des conjectures de l'historien ; p. 45, l'addition de Lambin, *male gestis*, vaguement appuyée sur la paléographie sans qu'assurément l'auteur l'ait voulu, reste néanmoins douteuse.

La traduction est à la fois exacte et vivante ; exacte sans lourdeur, par le don qu'a l'auteur de trouver rapidement le mot propre ; vivante, par l'effet d'une certaine liberté dont il use à l'égard des tournures académiques. On ne saurait espérer que ces 194 pages d'un français qui s'est donné la tâche de calquer exactement le latin soient exemptes de toute tache. Je relève, p. 44, *laudent* traduit par : ils déposent en sa faveur ; ne s'agirait-il pas plutôt d'une de ces *laudatio iudicialis* devenues si fréquentes que la loi finit par les interdire, d'ailleurs sans succès? p. 172, deux *pueritia* latins, ne jouant pas dans une figure, sont traduits l'un et l'autre par le mot enfance, à deux lignes de distance ; n'aurait-il pas convenu de tenir compte de la différence du goût ancien, qui ne commence à fuir la répétition qu'à l'époque de Quintilien, et de notre goût moderne, qui la redoute? On regrettera aussi de ne pas percevoir à travers la traduction le ton caractéristique des trois discours, les deux premiers juridiques et chicaniers, le troisième, qui signale l'apparition de l'orateur sur la tribune politique, riche, somptueux, assez superficiel, quoi qu'on en ait dit, comme le constate M. Boulanger ; mais, déchargé de toute préoccupation par la simplicité de l'idée, dégagé des broussailles du droit, soutenu par une composition claire, l'orateur parcourt avec une aisance faite pour éblouir toute la gamme des figures de rhétorique et use successivement de tous les jeux de périodes. Le latiniste souhaiterait d'entendre résonner ici la langue de Bossuet. Hâtons-nous de dire qu'elle est de nos jours si démodée qu'il se repentirait peut-être de son vœu en le voyant réalisé.

A.-M. GUILLEMIN.

M. Tulli Ciceronis ad Atticum epistularum libri sedecim, fasc. II, lib. V-VIII continens, recensuit H. SJÖGREN. Goteborg, Eranos' förlag, 1929, 199 pages.

Ce volume s'ajoute à la série des lettres cicéroniennes dont M. Sjögren a depuis plusieurs années entrepris la publication. Comme il représente le second fascicule des lettres à Atticus, il n'y a pas lieu de revenir sur le plan de l'ouvrage et les principes généraux dont s'inspire l'auteur. Disons seulement que cette section se termine par une table chronologique de la partie publiée. Je laisse aux historiens l'appréciation de la compétence et du succès avec lesquels M. Sjögren a envisagé les problèmes de dates, si ardus, qui se posent au sujet de la correspondance.

Je constate seulement que le curieux trouvera, dans les notes jointes à la table, des renvois aux ouvrages pouvant aider à élucider la question. Quant au texte, il représente un incontestable progrès. L'honneur de l'auteur est de n'avoir rien négligé de ce qui était propre à l'améliorer et d'avoir fait ainsi une œuvre utile. Pendant un temps au moins, son édition devra être consultée par quiconque s'intéresse aux lettres de Cicéron ; je dis un temps, car il est aisé de constater que nous sommes encore loin d'un état définitif du texte et les funestes croix, qui déçoivent si souvent le lecteur, sont loin d'avoir disparu : rien de gagné pour 5, 4, 1 ; rien pour 5, 11, 6, et pour d'innombrables *loci desperati* ; il en est même apparu de nouveaux ; dans 5, 3, 3, conservé par Orelli, M. Sjögren préfère la croix aux interprétations variées dont son apparat donne l'aperçu. On voit que la correction est prudente et atteste la conscience de l'auteur autant que son érudition. Par instants, cependant, on ne lui donne pas un assentiment sans réserve. Pour 5, 3, 2, par exemple, les manuscrits portent très nettement : *ponam te in gratiam (apud Lentulum)*. C'est la correction d'Ernesti, *gratia*, qui trouve place dans le texte. Cependant, l'addition d'un *m* est peu explicable paléographiquement ; est-elle due à l'influence de *ponam*? C'est douteux. L'habitude à peu près constante de Cicéron est, il est vrai, d'employer l'ablatif après *ponere in*. Mais on sait combien le flottement de l'accusatif à l'ablatif est fréquent après les verbes de cette série et que la syntaxe des lettres est fort souvent celle de la langue familière : or Plaute ne va-t-il pas jusqu'à dire : *in mentem fuit* (Amph. 180). Il se pourrait donc que nous fussions là en présence d'une de ces variations de construction que les copistes ou les éditeurs se sont trop souvent donné la tâche d'effacer. Si le mérite du texte est grand, le lecteur lui préférera peut-être encore l'intérêt de l'apparat, précieux par les innombrables renvois aux études concernant les problèmes à envisager. Il représente une véritable bibliographie et donne à l'ouvrage une valeur hautement scientifique.

A.-M. GUILLEMIN.

P. Terenzio Afro. La fanciulla d'Andro (Andria), traduzione di A. CANILLI. Paravia, Torino, 1930, XIII+125 pages.

Nouveau fascicule de la Collection des traductions Paravia, dans laquelle a déjà paru la traduction des *Adelphes* de L. Arata.

Dans la préface, l'auteur résume largement tout ce qui concerne les problèmes posés par la comédie : relations de Térence avec ses protecteurs du cercle des Scipions, avec Plaute, avec Ménandre. Il rappelle qu'une récente découverte de papyrus a rendu à ce dernier écrivain la paternité des personnages de Charinus et de Byrria, jusque-là attribués

au poète latin. Le texte est rajeuni par l'utilisation des travaux récents de Lindsay-Kauer. La traduction s'anime par la reconstitution du décor et l'indication des jeux de scène.

A.-M. GUILLEMIN.

E. FLINCK-LINKOMIES, *De ablativo absoluto quaestiones*. Annales Academiae Scient. Fennicae, ser. B, t. XX, 1. Helsingfors, 1929, 272 pages.

Était-il besoin, après les ouvrages de Bombe (*De ablativi absoluti... usu*), Weihenmajer (*Zur Geschichte des absoluten Partizips*), Tammelin (*De participiis priscae latinitatis*), Horn (*Zur Geschichte der absoluten Partizipialkonstruktionen im Latein*), de reprendre la question de l'ablatif absolu? M. Flinck-Linkomies observe lui-même que Tammelin et en dernier lieu K. Brugmann ont parfaitement établi l'origine et la valeur primitive de cette construction (p. 26). Qu'y avait-il donc à faire après une mise au point qui paraissait définitive?

M. Flinck-Linkomies, qui, dès 1922, avait rédigé la première partie de cet ouvrage et qui, entre temps, a publié une étude sur les constructions absolues dans les langues modernes, a pensé qu'on pouvait apporter du nouveau sur deux points : 1° sur la date de cette construction si originale et si caractéristique du latin ; 2° sur la nature et les étapes de son évolution à partir de l'ablatif sociatif.

Pour le premier point, M. Flinck-Linkomies s'attache à réfuter l'opinion exprimée au moins sous forme dubitative par M. J. Wackernagel (*Vorlesungen über Syntax*, 1e Reihe, p. 292), qui, trouvant dans diverses langues un locatif, un génitif, un datif, un ablatif, un accusatif absolus, pense qu' « il n'y a pas de raison pour refuser cette construction à l'indo-européen ». Il est certain que la formule manque de netteté. Ce qui serait commun à l'indo-européen, ce serait non pas un *cas*, mais une *construction* absolue ; or, peut-on hériter une construction? une construction existe-t-elle indépendamment de la forme qui lui est affectée? C'est ce que conteste M. Flinck-Linkomies, mais il me semble bien qu'il n'y a là qu'une question de mots. Ce qu'on peut dire, c'est que d'une part la structure de la phrase indo-européenne était telle qu'elle se prêtait naturellement à l'emploi d'un absolu, et cette prédisposition a pu être héritée des diverses langues issues de l'indo-européen ; d'autre part, le syncrétisme des cas a bien pu faire qu'une construction ablative ou instrumentale de l'indo-européen se présente sous l'aspect du génitif en grec et de l'ablatif en latin, et c'est bien là, me semble-t-il, l'idée de M. Wackernagel, que M. Flinck trouve insuffisamment dégagée. Mais ce qui est certain aussi, c'est que la construction absolue, si elle a été largement utilisée par l'indo-européen, apparaît en latin ancien si réduite et si limitée à certains emplois que le développement latin présente tout

à fait l'aspect d'une innovation. C'est là ce que M. Flinck met fort bien en lumière, et ce qui apparaît surtout dans la deuxième partie de son étude, où il cherche à démontrer le caractère sociatif de l'ablatif absolu.

Je ferais des réserves sur cette partie de la démonstration, qui tient une très grande place dans l'ouvrage de M. Flinck. Le classement des ablatifs latins en instrumental, sociatif, de manière, d'extension, etc., est un artifice d'analyse, commode pour les grammairiens ; l'usager de la langue ne fait pas la psychologie des cas avec cette subtilité ; il a le sentiment des formes bien plus que des significations ; l'ablatif est propre à introduire, comme en marge de la phrase, l'idée d'une personne, d'un objet, d'une circonstance, dont la considération importe à l'action, sans que dans chaque cas donné le sujet parlant éprouve le besoin de se préciser à soi-même la nature de ce rapport. En fait, dans un très grand nombre d'exemples commentés par M. Flinck, je n'arrive pas à reconnaître ni un sociatif, ni même un dérivé possible du sociatif. Comment peut-on dire (p. 120) que dans la phrase de Plaute « uictores uictis hostibus legiones reueniunt domum, duello extincto maximo atque internecatis hostibus », on a affaire à des ablatifs sociatifs, « parce qu'ils expriment ce que les vainqueurs emportent pour ainsi dire avec eux » ! Comment dire qu'il y ait un sociatif dans la phrase de Stace « duabus uigiliis transactis duco desubito domum », sous prétexte que « le sujet peut être considéré comme emportant en quelque sorte chez lui ses heures de veille » ! Sur cette question du sociatif, la démonstration me paraît un peu inopérante, et je me demande même s'il y a lieu d'instituer une démonstration : tous les emplois de l'ablatif latin ancien ont pu concourir à favoriser le développement de l'ablatif absolu ; presque tous y étaient également propres.

Dans le détail, l'étude de M. Flinck, très abondante, très approfondie, apporte beaucoup d'observations intéressantes et plus d'une correction à des interprétations antérieures[1]. On appréciera par exemple, p. 42, l'argument tiré de l'emploi du préfixe *in-* plutôt que de la négation *non* pour confirmer le caractère nominal du participe ; p. 84 et 120, ce qui est dit de certains ablatifs absolus de Plaute, où il faut reconnaître une parodie des formules de la langue officielle ; p. 194 et suiv., ce qui concerne l'extension anormale des constructions absolues chez Tacite, etc.

1. Je ne comprends pas bien l'observation de la note 3, p. 38 : M. Flinck me reproche d'avoir dit dans mon étude sur *L'emploi du participe présent*, p. 22, qu'en ce qui concerne l'emploi du participe aux cas obliques avec un régime César s'écarte de l'usage cicéronien pour s'en tenir à l'usage ancien, et il fait remarquer qu'au contraire César construit volontiers le participe aux cas obliques avec un régime. Mais c'est précisément là ce que j'ai écrit p. 22 : « César... n'affecte pas la même proscription (que les anciens) à l'égard des cas obliques », et p. 23 : « César et Cicéron généralisent l'emploi du participe à tous les cas et dans toutes les constructions. »

Enfin, l'abondance des exemples recueillis et interprétés, des tableaux, des statistiques, est telle que désormais c'est au livre de M. Flinck qu'on devra se reporter pour tout ce qui touche à l'histoire et aux emplois de cette construction, l'une des plus originales du latin.

J. Marouzeau.

M. O. Liscu, *Étude sur la langue de la philosophie morale chez Cicéron.* Thèse d'université. Paris, Les Belles-Lettres, 1930, 308 pages.

Cette étude est le fruit de longues recherches que l'auteur a été amené à circonscrire pour les adapter au cadre d'une thèse d'université.

L'idée d'où il est parti était de chercher dans le vocabulaire latin la trace de l'infiltration et de l'évolution des idées morales, pour distinguer dans quelle mesure leur développement a été commandé par la philosophie grecque.

S'attachant spécialement à la morale réduite en corps de doctrine dans l'œuvre de Cicéron, l'auteur a voulu caractériser la méthode appliquée par l'adaptateur latin à la présentation des idées grecques.

En ce qui concerne la doctrine, nous savons comment Cicéron a tiré de ses sources grecques une philosophie éclectique et une morale pratique — *uias optimarum artium*, dit-il — qui, adaptées à la mentalité de ses contemporains, ont meublé l'esprit de la société cultivée jusqu'à l'avènement du christianisme. Le service que nous rend M. Liscu, c'est de nous faire suivre point par point l'effort de la pensée cicéronienne, de nous faire assister à l'élaboration de sa philosophie romanisée, de nous le montrer aux prises avec la difficulté prodigieuse de la tâche qu'il s'est imposée. Cette partie de l'ouvrage est solide, bien construite ; elle contient une analyse claire et complète des doctrines et des idées, qui sera de la plus grande utilité pour quiconque s'intéresse aux origines de la philosophie romaine.

La difficulté que rencontrait Cicéron était de trouver dans la langue latine de son temps de quoi rendre les idées grecques ; le soin qu'il apporte à cette tâche nous a valu la création d'une terminologie riche, savante, nuancée, qui a servi sans interruption jusqu'à nos jours de support aux doctrines philosophiques et aux concepts dont a vécu notre monde occidental.

M. Liscu passe consciencieusement en revue tout le détail des adaptations cicéroniennes, et il résume en un tableau instructif (p. 275 et suiv.) les procédés employés par le traducteur latin. Ses observations auraient gagné à être confrontées avec celles de R. Fischer, *De usu vocabulorum apud Ciceronem et Senecae graecae philosophiae interpretes*, qu'il ne cite pas, et avec la grande étude de O. Weise, *Die griechischen Wörter in der lateinischen Sprache*, qui ne figure pas non plus dans la bibliographie.

Dans le détail, il y aurait plus d'une correction à apporter, soit de forme (mais M. Liscu a déjà tant de mérite à s'être assuré en peu d'années l'usage de notre langue qu'on ne peut lui en vouloir de quelques imperfections), soit aussi de fond : p. 119 et 120, *notio* est donné comme la traduction de ἔννοια et πρόληψις, alors que dans les textes cités (p. 116) il ne figure qu'à titre d'approximation, corrigé par *praesensio*, *praenotio*, *anticipatio ;* — p. 185, ce n'est pas l'équivalent de *dolor* et de *labor* que Cicéron refuse aux Grecs, c'est l'équivalent de *laboriosus*, et pour une fois le latin peut, en effet, se dire plus riche que le grec ; — p. 58, rien ne justifie le sens de « transparence » donné à *tranquillitas*. D'une façon générale, l'auteur ne définit pas avec une précision suffisante le point de départ des évolutions de sens observées ; en revanche, plus d'une fois il poursuit inutilement jusque dans les langues modernes des aboutissements sans intérêt...

Certaines observations, justes en elles-mêmes, mais incomplètes, auraient gagné à être groupées : il fallait montrer, p. 103-105, que *praepositum*, *promotum*, *productum* représentent trois essais pour rendre προηγμένον ; ce qui est dit de *humanitas*, p. 252, doit être rapproché de p. 243 ; aux p. 213-216 se trouve une bonne étude de *officium* qui aurait son complément dans les observations des p. 95, 96 et 219 ; ce qui est dit de la différence entre *appetere* et *expetere*, p. 34, 48, 74, aurait dû être rapproché du petit chapitre consacré à *appetitio* p. 84.

L'examen des textes pose des problèmes que l'auteur n'a pas abordés : pourquoi (p. 59) Cicéron ne traduit-il pas ἀπάθεια, sinon parce qu'il n'a pas de traduction pour πάθος (p. 190-191)? Pourquoi ne traduit-il pas ἀναλογία (p. 130-131), sinon parce que le mot latin correspondant était déjà réservé à la terminologie grammaticale? Pourquoi Cicéron a-t-il créé *indifferens* et non *indifferentia*? Pourquoi, en revanche, *indolentia* et non *indolens*? A quoi aboutit la concurrence entre *appetitus* et *appetitio* (p. 84), entre *assensus* et *assensio* (p. 122), et quelle est la valeur comparative de ces formations? Que signifie l'hésitation entre *reiectum*, *reiciendum* et *reiectaneum* (p. 110)? entre *praepositum* et *praeponendum* (p. 108)?

Certaines de ces questions pouvaient être de grande portée, comme la dernière, qui conduirait à des considérations sur le défaut en latin d'un participe présent passif, particulièrement sensible quand il s'agit de traduire le grec.

Le regret qu'on éprouve à lire cet ouvrage est d'y trouver trop peu de discussions, trop peu d'inquiétudes, une sorte d'incuriosité qui se marque par l'absence presque totale de notes et de renvois, comme si personne jusqu'ici ne s'était avisé de toucher au sujet traité. L'ouvrage est consciencieux, solide, définitif sur plus d'un point ; mais il appelle des compléments et des élargissements.

Pour qui, partant de là, s'attaquerait à une étude non pas seulement de la philosophie morale et de la langue de Cicéron, mais des idées morales et de leur expression à partir du grec jusqu'à la fin du paganisme, il resterait à faire une bien belle œuvre, et de grande portée.

J. MAROUZEAU.

L. HERRMANN, *Les masques et les visages dans les Bucoliques de Virgile.* Travaux de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Bruxelles, t. I. Bruxelles, édit. de la Revue de l'Univ. de Bruxelles, 1930, 196 pages.

Livre étrange, hardi, qui appelle — et qui trouvera — la contradiction.

Le point de départ n'est guère contestable : les Bucoliques sont des poésies de circonstance et des poésies à clés. Si elles sont devenues un joyau de la poésie universelle, c'est que bien des éléments ont concouru à ce résultat, à commencer par le génie — ou seulement le charme — de l'auteur. Mais à l'origine c'est une toute petite chose que ce recueil, amusement de jeune auteur (*lusi*, dit Virgile), qui ne pouvait guère avoir de sens et d'intérêt que pour un temps et pour un public donné. La meilleure preuve qu'on en puisse fournir, c'est la difficulté que nous avons à comprendre cette poésie. Sous des formules que nous chargeons à plaisir d'un sens actuel ou éternel se cachent, nous le sentons bien, des allusions à des choses d'un jour ; le hasard, un heureux concours de témoignages fait que parfois nous entrevoyons le sens précis et occasionnel, mais souvent nous en sommes réduits à reconstituer par l'imagination ce qui a pu être l'occasion sans lendemain d'une poésie immortelle.

Ce qui est sûr, c'est que les Bucoliques ne contiennent pas en elles leur explication. Agacement insupportable pour le lecteur, de ne pas comprendre ce qu'il admire. M. Herrmann a voulu comprendre. Qu'en est-il après ces deux cents pages de démonstrations et d'hypothèses?

L'auteur a pensé que tout devait s'éclairer dans cette charade des Bucoliques si nous en connaissions les acteurs. Il devait donc démasquer les bergers. Bas les masques ! Menalcas, c'est Virgile ; Amyntas, c'est Tibulle ; Daphnis, c'est Catulle ; Lycidas, c'est Horace ; Iollas, c'est Mécène ; Alcimedon, Varron, etc., etc. Il n'est pas jusqu'au bel Alexis et aux faciles bergères qui ne reçoivent un état-civil.

La première inquiétude qu'on éprouve à voir défiler ces identifications, c'est que rien n'y est obscur, c'est qu'il n'y a pas un trou dans la démonstration. Je sais bien que l'auteur prend quelques précautions : « Pour les identifications que j'ai proposées, dit-il, je n'ai pas la naïveté de croire qu'elles ne seront pas contestées, et d'ailleurs je n'ai pas la présomption d'affirmer qu'elles sont incontestables ; je ne me flatte que

d'avoir réfuté certaines assimilations insoutenables et proposé un assez grand nombre de solutions nouvelles dont les unes sont très probables, les autres seulement possibles » (p. 172). — Tout de même. A la place de l'auteur, j'aurais laissé tranquilles les demi-mondaines et les petits jeunes gens, et Antigenes-Hermogenes, et Micon-Eutrapelos, et Stimichon-Tucca, et tous ceux dont l'identification repose sur un rapprochement à cascades ou une allusion au quatrième degré, pour fixer l'attention du lecteur sur quelques cas-types.

Le cas simple de Varius-Alphésibée, par exemple (p. 126-127), s'il est vrai que le vers *Buc.* VIII, 88 = *De morte*, fr. 4, v. 6, puisse passer pour une « signature ».

Ou le cas difficile de Daphnis-Catulle, qui oblige à faire mourir Catulle dix ans plus tard, à l'empêcher d'écrire pendant ces dix années, et conduit à corriger brutalement saint Jérôme (p. 107 et suiv.).

Ou enfin le cas terriblement complexe de Virgile-Menalcas, qui pose toutes sortes de questions : peut-on appliquer à Virgile tout ce qui est attribué à Menalcas? Ne doit-on pas lui appliquer ce qui est attribué à Tityrus? Les différentes apparitions de Menalcas conviennent-elles à un même personnage et les différentes allusions à Virgile sont-elles réunies sous un même masque?

Ici M. Herrmann est formel ; il part « d'un principe très simple et unique : à chaque pseudonyme correspond un nom réel et un seul » (p. 7). On ne peut souscrire, sans plus, à un tel principe : ni Molière, ni Marivaux ne se sont fait faute de reprendre le même nom pour des personnages très divers ; si Virgile l'a fait, et qu'il en résulte quelque trouble pour ses lecteurs (p. 19), qu'importe? Cette inconséquence est presque la règle des ouvrages à clés. Et M. Herrmann est bien obligé d'admettre, par exemple (p. 23, note 2), que Virgile se représente sous ses propres traits et sous ceux de Menalcas dans une seule et même Bucolique. Mais il se tire de cette difficulté par une affirmation : « le dédoublement de Menalcas, personnage en deux individus différents, est inadmissible, mais le dédoublement de Virgile... est trop nécessaire et trop naturel pour susciter le moindre étonnement ».

M. Herrmann, partant de son axiome, va chaque fois imperturbablement jusqu'au bout de la démonstration. Passe pour tel cas simple, comme celui de Moeris, mis en scène à trois endroits où il est question de pratiques ou d'interprétations magiques, ce qui semble bien donner une individualité au personnage (sans du reste nous orienter en aucune façon, me semble-t-il, vers Aemilius Macer [p. 166]). Mais, par ailleurs, que d'invraisemblances ! Pour que Thyrsis soit Cornificius, il faut identifier Cornificius Longus avec Q. Cornificius, et celui-ci avec Cornificius Gallus (p. 164), en admettant en outre que la Bucolique VII est anachro-

nique (p. 165, note 3). Pour que Aegon soit Camillus, il faut : 1° admettre que « nos Aegons » signifie « nos Romains », comme « Camillus » signifie « le Romain » dans une formule de vieux dicton, et 2° corriger dans *Buc.* v Lyctius en Lydius. Pour que Iollas soit Mécène, il faut infirmer un témoignage de Properce « au nom de la fiction bucolique » (p. 52). Pour que Tityrus soit Q. Caecilius Epirota, il faut admettre « que la 1re Bucolique est rétrospective... et qu'elle reporte la divinisation de César à une époque où il n'était encore dieu qu'en puissance » (p. 44) ; il faut en outre prêter au berger cette complaisance étrange (p. 43) de garder les brebis de Menalcas (*Buc.* IX) pendant les visites que celui-ci rend à Amaryllis, sa propre maîtresse (*Buc.* I)...

On pourrait relever au cours de ces démonstrations autre chose que des invraisemblances. Comment l'auteur fonde-t-il (p. 122-123) son interprétation de l'*Antibuc. Numitoris* :

> **Dic mihi, Damoeta, cuium pecus anne latinum?**
> **— Non uerum Aegonis sic rure loquuntur.**

Telle est la ponctuation qu'il adopte, qui le conduit à faire de Aegonis un nominatif pluriel (!) et à comprendre : « nos Aegons parlent ainsi à la campagne » (c'est même là-dessus qu'est fondée l'identification avec Camillus, dont il a été question plus haut). Mais le moyen d'interpréter autrement que : « non, uerum Aegonis ; sic etc. », c'est-à-dire : « non, c'est une façon de parler d'Aegon ; c'est ainsi qu'on parle à la campagne »?

Il y a un chapitre de M. Herrmann que j'ai laissé de côté, c'est celui qui regarde la fameuse 4e Bucolique. Je n'en dirai qu'un mot, car je dois y revenir dans un instant à propos de l'ouvrage que M. J. Carcopino vient de lui consacrer.

La démonstration de M. Herrmann revient à ceci : le rapprochement s'impose entre les vers 320 et suivants du poème 64 de Catulle et les vers 46-47 de la 4e Bucolique (p. 62) ; il y a parallélisme entre les deux poèmes (p. 67) ; c'est donc à Catulle que nous devrons avoir recours pour établir l'identité de l'enfant (p. 83) ; l'enfant catullien, c'est Achille ; Achille ayant été à la fois de race divine et de race humaine, l'enfant virgilien ne saurait être purement humain (donc il n'est pas un fils de Pollion, p. 84), ni purement divin (donc il n'est pas Alexandre-Hélios, p. 86) ; passons en revue « les enfants mixtes divins par le père » (p. 89) et « les enfants mixtes divins par la mère » (p. 91) ; un seul est possible : le fils d'Octavie, sœur d'Auguste, c'est-à-dire le jeune Marcus Claudius Marcellus (p. 92) : « tu Marcellus eris ! » La chronologie s'y oppose? On rectifiera la chronologie, en opposant à un texte de Properce un texte de Servius confirmé par des données de Dion Cassius.

Il est impossible de ne pas faire des réserves sur cette méthode, qui consiste à fonder sur un axiome, tiré d'un rapprochement littéraire, une série de déductions auxquelles on demande à l'histoire de se plier.

Mais il est impossible aussi de ne pas rendre hommage à l'érudition, à l'ingéniosité, à la subtilité de l'auteur ; il se meut à travers dates, faits, allusions, avec une dextérité qui impressionne et qui donne envie qu'il ait raison. Étudier une œuvre comme il l'a fait, avec une idée directrice qui oblige à remettre en cause toutes les interprétations, saisir un fil conducteur qu'on ne lâchera pas, quels que soient les détours par lesquels il nous mène, replacer l'œuvre dans son temps, dans le milieu qui l'a vue naître, sans se laisser influencer par sa valeur actuelle et absolue, c'est là une entreprise dont on pourra contester les résultats, mais dont personne ne méconnaîtra l'intérêt et le mérite.

Pour ce qui est des résultats, en ce qui concerne particulièrement la 4e Bucolique, il faudra, si l'on veut les apprécier, se reporter à la longue discussion qui a mis aux prises les virgilianisants dans ces dernières années et qui a été plusieurs fois portée devant notre Société par M. R. Eisler (cf. cette *Revue*, 1926, p. 82 et suiv.), M. J. Carcopino (1929, p. 22 et suiv.) et par M. Herrmann lui-même (1929, p. 254 et suiv.). Mais la question vient d'être reprise avec tout le développement qu'elle comporte dans le récent ouvrage de M. Carcopino :

J. CARCOPINO, *Virgile et le mystère de la IVe Églogue*. Paris, L'artisan du livre, 1930, 220 pages.

Le meilleur résumé de cet ouvrage a été donné par M. Carcopino lui-même dans le compte-rendu qu'il a publié dans cette *Revue* (1929, p. 22-24) d'une communication présentée le 9 mars 1929 à la Société des Études latines.

Contre les conclusions de M. Herrmann, ce n'est pas des objections de principe qu'il apporte ; il est le premier à rendre hommage à son habileté constructive comme à sa richesse de documentation. Il retient essentiellement contre lui deux arguments de fait : d'une part, la solidité du témoignage de Properce et la fragilité de celui de Servius sur l'âge de Marcellus ; d'autre part, la difficulté de voir dans le *patriis* du vers 17 l'idée de la gens plutôt que celle du père.

Mais, plus peut-être que la question de fait, c'est la question de méthode qui nous intéresse ici. C'est par la méthode surtout que l'étude de M. Carcopino diffère de celle de M. Herrmann.

Non pas que M. Carcopino refuse le secours d'une hypothèse initiale propre à inspirer et orienter ses recherches ; « à l'origine de la plupart des découvertes, se plaisait à dire le plus méthodique et le plus scrupuleux des savants, L. Havet, il y a une idée préconçue et une sorte de

parti pris provisoire ». C'est l'étude de la basilique pythagoricienne de la Porte Majeure qui a orienté les recherches de M. Carcopino sur la 4e Églogue ainsi que le rapprochement reconnu déjà par M. Rostovtseff entre le mouvement religieux du pythagorisme à la fin de la guerre civile et les idées mystiques de l'églogue virgilienne (cf. p. 37, note 1).

M. Carcopino ne s'interdit pas non plus les rapprochements littéraires ; il y en a un, bien significatif, qui prend valeur d'argument, entre la 4e Églogue et un passage d'Ovide. Il manquait au P. Lagrange, pour établir le leitmotiv de la paix entre l'homme et les animaux qui doit caractériser l'âge d'or, des textes empruntés aux littératures classiques (cf. p. 71) : M. Carcopino comble heureusement la lacune en nous renvoyant à un passage du XVe livre des *Métamorphoses* d'Ovide, qui donne tout son sens à la mystique virgilienne (cf. p. 103 et suiv.).

Enfin, M. Carcopino ne refuse pas plus que M. Herrmann le secours de ceux qui se sont attaqués avant lui au même problème ; il rend sans cesse hommage aux savants dont la longue liste figure aux pages 219 et 220 de son Index ; il accepte avec la même bonne grâce une interprétation à laquelle M. J. Bayet est parvenu en même temps que lui par des voies différentes (p. 136, note 2) et une observation de M. R. Eisler qui l'oblige à reprendre toute une longue démonstration (p. 139).

En quoi consiste donc l'originalité de sa méthode?

D'une part, en ce qu'elle se fonde avant tout sur la critique interne du texte à interpréter. L'ouvrage débute par une traduction, très soignée, scientifique et poétique à la fois, de la 4e Églogue, suivie d'un commentaire détaillé. De ce commentaire, qui suit le texte pas à pas, résulte avec évidence, ce me semble, que l'Églogue ne saurait avoir un caractère messianique : comme l'avait montré déjà P. Lejay, l'enfant n'est pas présenté comme un sauveur ; entre sa naissance et le retour de l'âge d'or il y a conjonction, non rapport de cause à effet ; rien de plus intéressant à ce sujet que l'interprétation des vers 8-10, *nascenti puero quo ferrea (gens) desinet* : « l'enfant dont la naissance amènera la fin de la race de fer », dit la traduction Goelzer ; « la naissance de l'enfant avec laquelle cessera la race de fer », dit M. Carcopino en comprenant (avec Servius) l'ablatif *quo (nascente)* dans le sens de la concomitance. A l'interprétation de cet ablatif est liée toute la question du messianisme virgilien. A l'interprétation d'un autre ablatif, *te duce* du vers 13, est suspendue toute la chronologie de l'Églogue en même temps que celle de la carrière de Pollion : « sous ta direction », dit la traduction Goelzer ; « pendant ton commandement », au sens technique du mot, traduit justement M. Carcopino.

Mais le plus grand intérêt de la méthode suivie c'est d'être, si l'on peut dire, enveloppante et convergente. Il s'agit, en utilisant une multi-

tude de données historiques, littéraires, chronologiques, astronomiques, de trouver une date et un nom : conclusion de la paix de Brindes (*pacatum*), paternité de Pollion (*patriis*), date de son consulat (*te consule*), date de son commandement en Dalmatie (*te duce*), son absence (*cognoscere matrem*), état du ciel (*iam redit et Virgo*), croisement des données internes avec les manifestations du mouvement pythagoricien, tous ces éléments et bien d'autres encore fournis par une interprétation minutieuse des historiens et des scoliastes nous amènent à la conclusion où l'auteur nous bloque impérieusement : l'Églogue a été composée dans un milieu où régnait la mystique pythagoricienne, sous l'influence d'un événement politique dont on attendait beaucoup, pour saluer la venue d'un enfant dont le père était aux armées, à la date fixée par la réapparition d'une constellation connue ; or au point de convergence de tous ces éléments se place précisément la naissance d'un fils de Pollion : voilà l'enfant attendu, qui va occuper le monde pendant deux millénaires !

Je laisse aux spécialistes qui ont longtemps polémiqué sur cette illustre charade le soin de se mettre d'accord, avec la charge soit de remettre debout leurs démonstrations ruinées, soit de ruiner celles qui viennent d'être édifiées ; j'ai l'impression que leur tâche sera dure, tant la nouvelle construction est solide et étayée. Mais ce que je voudrais souligner ici, c'est, outre la méthode dont j'ai parlé plus haut, la mise en valeur d'un principe qui doit dominer les reconstitutions historiques.

Les recherches relatives à la 4^e Églogue ont été orientées jusqu'ici le plus souvent vers une naissance illustre, vers un événement historique proportionné au renom du poème et de son auteur. M. Carcopino offre à notre curiosité dramatisante un événement sans lendemain, la paix de Brindes, et un enfant sans histoire, le pauvre petit Saloninus. Laissons la déception à ceux qui demandent à l'histoire de se plier à nos concepts, et tirons avec M. Carcopino la leçon de sa démonstration.

Il n'est pas nécessaire qu'une œuvre qui a eu un grand retentissement ait été une grande chose à sa naissance : on a trop cherché dans cette Églogue la prophétie ambitieuse d'un poète voué à l'immortalité ; ramenons-la à sa mesure : improvisation de jeune poète, arrangement aimable d'une idée, d'une suggestion, d'une préoccupation d'un jour, qui ne devait pas nécessairement prétendre à marquer un tournant dans l'histoire du monde. Les grandes choses de l'histoire ne s'annoncent pas ainsi. Pour un soi-disant mot de Gœthe à Valmy, auquel le développement de l'histoire a donné tout son sens, que de prédictions avortées, que de mots historiques controuvés, que d'erreurs des contemporains sur les événements qu'ils ont jugés ! Le problème qui se pose à nous à propos de la 4^e Églogue n'est pas de ceux qui demandent d'apprécier les faits ; il nous impose seulement de reconstituer un milieu, une mentalité ; c'est là un genre d'examen par lequel il faut faire complètement

abstraction du sens réel des événements et de ce qu'ils portent en eux ; si nous voulons comprendre Virgile au moment où il écrit son Églogue, il faut nous résoudre à ignorer comme lui ce que sera réellement l'avenir ; il faut nous laisser influencer seulement par les éléments susceptibles de le faire prévoir. Il y a là une règle de reconstitution historique qui paraît élémentaire dès qu'on l'a posée, mais que nous sommes portés à oublier sans cesse. Avec quelle autorité M. Carcopino vient de nous la rappeler !

J. Marouzeau.

P. d'Hérouville, *A la campagne avec Virgile.* Préface de Frédéric Plessis. Collection d'Études anciennes, publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé. Paris, Société d'édition « Les Belles-Lettres », 1930, 107 pages, 12 francs.

Ce petit livre enrichit la collection d'Études anciennes, où il prend place auprès de travaux qu'il égale, sinon par son volume, du moins par ses mérites. Il se lit d'un bout à l'autre pour son charme et, quand on le ferme, on se sent redevable à l'auteur non seulement pour l'agrément qu'il nous a procuré, mais encore pour l'intelligence meilleure qu'il nous donne et de la composition des *Géorgiques* et de tels ou tels traits caractéristiques restés jusqu'à lui inexpliqués.

M. Frédéric Plessis, qui est à la fois, lui aussi, un savant et un poète, a écrit pour ce petit livre une courte préface, qui découragera, je crois, tous les recenseurs, tant il y a noté d'une façon juste ce qui en fait la valeur : information étendue, observation directe, indépendance du jugement personnel. M. P. d'Hérouville a dressé un *Index* alphabétique latin et français d'environ 200 mots, qui permet de retrouver aisément et les principaux sujets traités et tel ou tel détail précieux. S'il avait établi une bibliographie raisonnée des ouvrages qu'il a lus et discute, cette bibliographie serait impressionnante : il se contente de références discrètes mais précises, en note. Nous signalerons comme particulièrement neuf le commentaire qu'il donne, p. 58-65, des vers 384-390 du livre III des *Géorgiques*, sur le bélier blanc à langue pigmentée qu'on doit rejeter si l'on veut des agneaux blancs. Virgile n'a pas sacrifié à une « superstition » et il est justifié par les anciens et par les modernes. Nous signalerons aussi, dans l'Appendice, la note B, sur le sens de *glaucus*, dans *Géorg.*, III, 82. Pour reprendre les expressions du très regretté Bernard Haussoullier, à propos d'un article où M. P. d'Hérouville avait déjà proposé la traduction : « On apprécie les chevaux bais qui ont les yeux clairs » (*Revue de philologie* : Virgile expliqué par Aristote, t. XLV, 1921, p. 234-236), cette note « résout définitivement un petit problème classique ». Pour notre part, nous jugeons moins définitif le rapproche-

ment que fait M. d'Hérouville (p. 77, note 2) de l'expression *apis mater*, dans le chant de l'*Exultet* (office liturgique du samedi saint dans la liturgie romaine), avec μήτηρ, comme désignation de la « reine », d'après Aristote, *Hist. Anim.*, V, 21, 553 *a*, 29 : καλοῦνται ὑπό τινων μητέρες. Dans la phrase de l'*Exultet* : « *Alitur enim* (la flamme du cierge pascal) *liquantibus ceris, quas in substantiam pretiosae huius lampadis* apis mater *eduxit* », les mots *apis mater* signifient simplement, croyons-nous, « l'abeille qui produit (la cire) », comme pour le miel Varron dit : *apes mellis matres* (*De Re rust.*, II, 5, 5), « les abeilles qui produisent, qui donnent le miel ». Si, par *apis mater*, l'auteur de l'*Exultet* avait voulu désigner la « reine », cela impliquerait et sur la reine et sur les abeilles toute une série d'erreurs difficiles à expliquer. Il est évident que les auteurs des *praeconia paschalia* ne devaient pas être tous grands entomologistes, mais la croyance que seule la « reine » ferait la cire serait une erreur assez singulière. Il faudrait dire que prenant, selon l'opinion vulgaire, la mère pour une reine exerçant effectivement l'autorité, l'auteur de l'*Exultet* lui attribue le mérite du travail accompli sous ses ordres par ses subordonnées : elle a élaboré la cire, en dirigeant le travail. Ce qui est peut-être aller chercher bien loin. Quoi qu'il en soit de cette chicane, nous pensons tout à fait avec M. Plessis qu' « un éditeur de Virgile ne pourra désormais s'abstenir de connaître ce petit livre si plein de choses et qui, pour se lire avec agrément, n'en sera pas moins un instrument de travail précieux, nécessaire aux humanistes et aux philologues ».

Louis MARIÈS.

P. FAIDER, *Sénèque et Britannicus*. Extrait du *Musée belge*, t. XXXIII. Liége, 1919, 39 pages.

Il y a deux ans, ayant eu l'honneur de rendre compte de l'édition du *De clementia* de Sénèque, récemment publiée par M. Faider, j'ai prononcé le nom de Montaigne et parlé du mol oreiller du doute. Le savant professeur montre aujourd'hui, à l'occasion du même texte, que les talents de l'historien lui sont aussi peu étrangers que les dons du philosophe. Les uns et les autres s'harmonisent dans sa pensée pour donner la haute valeur que chacun reconnaîtra à cette page d'histoire, si vivante en dépit de sa brièveté. Aux points d'interrogation de la préface du *De clementia* se sont substituées des affirmations motivées et une présentation fort heureuse des personnages qui ont joué un rôle dans le drame, de Messaline à Burrhus. Mais ces affirmations s'accompagnent de rappels plus ou moins explicites de nos invincibles ignorances. Car, après tout, que savons-vous du passé, nous qui ignorons du présent, même de celui qui nous touche du plus près, tout ou peu s'en faut? M. Faider nous donne mieux que des faits ; il nous fait respirer l'atmosphère épaisse et

trouble de la cour de Néron et nous communique l'impression très nette de la gêne et des incertitudes éprouvées par une âme de bonne volonté parmi l'entre-croisement des intrigues et des intérêts. Les droits de Britannicus? nous les jugeons d'après les théories de Racine, qui sont celles du XVII^e siècle. La moralité de Néron? nous oublions qu'elle ne pouvait être aperçue, au début de son règne, telle qu'elle apparaît aux lecteurs de Tacite, illuminée et sans doute déformée par les déclamations du romantisme latin, derrière lequel le romantisme français a emboîté le pas avec l'irréflexion qui le caractérise. Sénèque a accepté la version officielle de l'attaque d'épilepsie. M. Faider concède qu'elle est insoutenable de nos jours ; mais notre expérience contemporaine prouve combien l'intérêt et la passion sont habiles à créer autour des événements louches une obscurité dans laquelle nos polices modernes même n'arrivent pas à faire pénétrer la lumière. Nous ne saurions donc nous scandaliser de l'indulgence de Sénèque, ni nous étonner de sa naïveté. Telle est, selon M. Faider, le justification du *De clementia.*

A.-M. GUILLEMIN.

P. LAVEDAN, R. LIZOP, B. SAPÈNE, *Les fouilles de Saint-Bertrand de Comminges (Lugdunum Convenarum)*. Toulouse, E. Privat, 1929, 63 pages, 20 planches et 7 figures.

Lugdunum Convenarum, fondé sans doute par Pompée, fut ravagé en 408 par les Vandales et rasé en 584 par les Francs de Neustrie. C'est dire qu'il n'en reste que des débris. Mais l'emplacement, resté désert pendant longtemps, est archéologiquement très riche, et l'on sait que les fouilles, commencées en 1913 et reprises en 1920, ont donné de beaux résultats. En attendant des ouvrages plus amples, on en trouvera dans ce travail une exposition claire et sobre avec d'excellents commentaires. — L'un des monuments les plus importants est le grand trophée, dont les restes, malheureusement, très incomplets et fragmentés, ne permettent pas la restitution. Parmi ces débris de statues cuirassées, de Victoires, de prisonniers, de frises d'armes, on a déjà remarqué la jeune captive, d'une grâce aimable et un peu molle. La date est incertaine. Le monument n'a évidemment aucun rapport avec la guerre de Sertorius. Les auteurs l'attribuent avec vraisemblance à Hadrien. L'un des captifs porte un torquès. C'est donc sans doute un Celte, et je songerais ici aux Scordisques du Danube vaincus en 118 par Marcius Turbo. — Noter, dans les thermes, un curieux robinet avec soupape à ressort. — Basilique chrétienne, peut-être antérieure à 408, construite sur les fondations d'un monument païen. — Plusieurs habitations privées ; mosaïques, inscriptions, objets divers, monnaies surtout du Bas-Empire. — Les planches, presque toutes très bonnes, outre l'intérêt propre aux

objets qu'elles figurent, montrent l'excellente méthode suivie dans leur exposition au musée local.

Paul COUISSIN

Clementis ars grammatica, primum edidit Joannes TOLKIEHN (*Philologus*, Supplement-band XX, Heft III). Leipzig, Dieterich, 1928, LX + 113 pages.

L'*Ars grammatica* de Clemens, le célèbre grammairien de l'époque carolingienne, nous a réservé à plus d'un point de vue de véritables surprises. Le savant éditeur à qui nous devons cette première édition de l'*Ars* a rendu certainement un grand service à la science en la publiant. Cela ne veut pas dire que l'ouvrage de Clemens ait une bien grande valeur. L'auteur a presque tout emprunté à ses devanciers ; il présente sa compilation sous la forme d'un dialogue entre l'élève et le maître, conformément à la méthode en usage à cette époque non seulement dans les ouvrages de grammaire, pour lesquels il y a des précédents à l'époque classique, mais aussi dans les autres branches de l'enseignement. Il n'y a pas d'observations personnelles de l'auteur, et le lecteur qui voudrait y trouver des renseignements sur le latin et les habitudes littéraires de l'époque serait bien déçu. A ce point de vue, l'*Ars* de Clemens est de beaucoup inférieure à l'*Epitome* de Virgile de Toulouse, que d'ailleurs Clemens connaît fort bien, et dont il invoque l'autorité à maintes reprises. Il semble même que Clemens se soit donné pour tâche d'expurger son ouvrage de toute idée hardie ou originale qu'il a pu rencontrer dans ses sources.

Dans l'ensemble, Clemens suit de très près la *Grammatica* d'Alcuin (Migne, *Patrol. lat.*, CI, col. 849 et suiv.). Il en reproduit parfois textuellement de longs extraits sans pourtant citer Alcuin. Pour expliquer ces ressemblances, on a supposé l'existence d'une source commune. C'est là une hypothèse dont on a usé trop souvent pour expliquer les ressemblances qui existent entre certains ouvrages de grammaire. Il est plus naturel de supposer un emprunt direct. En ce qui concerne Clemens et Alcuin, M. Tolkiehn a fait justice de l'hypothèse d'une prétendue source commune à ces deux auteurs. Mais Clemens n'a pas limité ces emprunts à la *Grammatica* d'Alcuin : il a compilé presque tous les grammairiens qui jouissaient de quelque autorité. Les voici dans l'ordre de leur importance : Priscien, Donat, Charisius, Diomède, Pompeius, Consentius, Servius et Sergius, Virgile de Toulouse et, dans une moindre mesure, saint Augustin, Probus et Bède le Vénérable. Enfin, il a fait d'amples emprunts aux *Etymologiae* d'Isidore de Séville, sans le nommer d'ailleurs. Il suffit d'examiner cette liste pour s'apercevoir de l'intérêt très réel que

présente l'*Ars grammatica* de Clemens pour la connaissance et l'établissement critique des textes des auteurs cités. M. Tolkiehn a bien vu tout le parti que l'on pouvait tirer de ce fait et nous a donné dans ses *Prolegomena* une étude approfondie et minutieuse des sources de Clemens, en corrigeant sur plus d'un point les opinions de Manitius et de Keil.

Pour deux des écrivains cités dans l'*Ars* de Clemens, Virgile le grammairien et Isidore de Séville, la contribution acquise paraît capitale. Pour le texte de Virgile, les leçons données par l'*Ars* de Clemens sont meilleures que celles adoptées par Huemer dans son édition de l'*Epitome* et, j'ajoute, que celles adoptées par M. l'abbé Tardi, dernier éditeur de l'*Epitome* (Thèse Lettres, Paris, 1928), dont l'édition a paru en même temps que l'ouvrage de M. Tolkiehn. Pour le texte des *Etymologiae* d'Isidore, dont l'établissement critique donne lieu, on le sait, à de très grosses difficultés, les citations qu'en fait Clemens sont certainement fort utiles ; mais ici son texte n'est pas seulement meilleur que celui des manuscrits qui nous ont conservé l'œuvre d'Isidore : il est aussi par endroits très différent. Pour le texte des autres grammairiens cités, il faut encore constater la supériorité des leçons de l'*Ars grammatica* sur celles de nos manuscrits. Mais, à vrai dire, ce qui m'inquiète un peu c'est précisément cette perpétuelle supériorité du texte de l'*Ars*. Ne serait-on pas en présence d'une véritable tentative d'édition? Clemens n'aurait pas seulement copié les textes qu'il citait, il a pu les corriger et les améliorer. Je me demande même si Clemens ne cite pas parfois de mémoire, chose fréquente chez les anciens. Cela pourrait expliquer les différences parfois assez profondes que l'on constate à certains endroits entre la citation de Clemens et le texte original. Ainsi il y a entre les passages de la grammaire de saint Augustin et les citations qu'en fait Clemens de très grandes divergences. L'éditeur prudent et averti qu'est M. Tolkiehn s'est abstenu de donner une explication de ce fait. Or, il semble bien que Clemens cite saint Augustin de mémoire, et c'est probablement à une défaillance de souvenir qu'il faut attribuer les différences que l'on constate.

Il me semble donc que, lorsqu'on voudra utiliser les leçons de l'*Ars grammatica*, il faudra se demander pour chaque cas particulier si Clemens ne fait que copier les manuscrits qu'il a sous les yeux (et il n'y a aucune difficulté pour admettre que, à cet égard, il pouvait être mieux partagé que nous), ou bien si, au lieu de copier tout simplement, il ne se laisse pas aller à corriger et améliorer le texte qu'il trouve dans les mamanuscrits, ou enfin si, par endroits, pour certains ouvrages, il ne cite pas de mémoire. Les leçons de l'*Ars* de Clemens peuvent avoir des valeurs très diverses, suivant l'hypothèse qu'on adoptera, et c'est aux édi-

teurs qu'il appartiendra d'examiner et de résoudre les difficultés dans chaque cas pris isolément.

M. Tolkiehn a tout fait pour faciliter les recherches. Le lecteur trouvera dans son ouvrage des index alphabétiques, des listes de textes cités et de nombreux renvois très utiles. L'édition est extrêmement soignée, et c'est à peine si l'on peut relever une ou deux erreurs[1].

Il faut être reconnaissant à M. Tolkiehn de nous avoir donné cette excellente présentation d'une œuvre encore inédite.

M.-G. NICOLAU.

The *Historia regum Britanniae* of Geoffrey of Monmouth, with contributions to the study of its place in early British history, by Acton GRISCOM, M. A., together with a literal translation of the Welsh manuscript nº LXI of Jesus College, Oxford, by Robert Ellis JONES, S. T. D. With 16 photographs of manuscripts. London, New-York, Toronto, Longmans, Green and Cº, 1919, in-8º, XIV + 672 pages.

Cette *Historia regum Britanniae* est une œuvre importante, qui a obtenu dès son apparition (1136) le plus vif succès et qui a exercé une profonde influence sur l'histoire et la littérature médiévale. On en désirait depuis longtemps une édition critique. M. Griscom, pour sa part, s'est borné à en imprimer le texte d'après le manuscrit 1706 de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge, qu'il a reproduit littéralement, sans rien changer ni aux graphies, ni à la coupe des alinéas, ni à la ponctuation, sans corriger, sans signaler les erreurs les plus manifestes. En bas des pages, il a fourni les variantes du manuscrit 568 de la Bibliothèque de la Ville de Berne, celles du manuscrit 17 de la bibliothèque privée de lord Harlech et une traduction anglaise (due aux soins du chanoine Robert Ellis Jones) du texte gallois contenu dans le manuscrit LXI de la Bibliothèque de Jesus College à Oxford.

Ce travail laisse beaucoup à désirer.

D'abord, la reproduction littérale d'un manuscrit ne se justifie que dans certains cas particuliers, quand l'original peut prétendre, par un côté ou par l'autre, à une exceptionnelle dignité. C'est la raison d'être des éditions dites diplomatiques. Mais la forme qu'ont revêtue les éditions de ce genre lorsque la critique moderne les a imaginées est aujourd'hui périmée. Il n'existe plus qu'une sorte d'édition diplomatique pleinement satisfaisante : c'est la reproduction phototypique. Déjà de ce

1. P. 1, l. 2, on lit : *ut sciant philosophia quid scit, quae est fons...*, etc. (*scit* pour *sit* est, me semble-t-il, une faute des manuscrits d'un type bien connu ; cf. L. Havet, *Manuel de critique verbale*, p. 255, nº 1070, et Ch. Beaulieux, *Histoire de la formation de l'orthographe française*. Thèse Lettres, Paris, 1927, p. 12). A la p. 93, l. 22, on lit : *incohativa* (c'est l'orthographe correcte, adoptée d'ailleurs par l'éditeur dans ses *Prolegomena*), mais partout ailleurs, dans le texte de l'édition, on lit : *inchoativa*.

point de vue la publication de M. Griscom répond mal à ce qu'on souhaitait. Le texte imprimé, brut, hérissé, incorrect, n'a d'autre supériorité sur le texte manuscrit que celle du caractère typographique sur la lettre manuscrite (faible profit pour le lecteur), sans présenter pourtant toutes les garanties d'authenticité auxquelles nous a habitués le perfectionnement des techniques de reproduction modernes.

De plus, cette question de principe mise à part, il est impossible d'approuver le choix que M. Griscom a fait du manuscrit 1706 de Cambridge, manuscrit qui appartient à une famille autorisée, mais qui n'en est pas le meilleur représentant, il s'en faut. Les raisons qui l'ont conduit à le préférer sont dénuées de valeur. La nature de la dédicace, qui a retenu presque uniquement l'attention de M. Griscom, pouvait bien recommander tel groupe de manuscrits comme le plus ancien. Mais il convenait de rechercher la confirmation — ou la réfutation — de cette vue dans une étude interne des textes. Et il convenait de déterminer rigoureusement par le même moyen la place de chaque manuscrit particulier dans le groupe. Bref, une étude philologique des leçons s'imposait, que M. Griscom a presque totalement négligée. L'eût-il faite, il n'aurait certainement pas arrêté son choix, pour le publier, sur le manuscrit 1706, et il n'aurait pas non plus retenu le manuscrit de la collection de lord Harlech pour en relever les variantes.

Par ailleurs, la version galloise de l'œuvre contenue dans le manuscrit LXI d'Oxford est la moins autorisée qu'on connaisse. C'est celle qu'on appelle communément le *Brut Tysilio*, rédaction tardive et qui, dans le groupe nombreux des *Bruts* gallois, représente un état profondément dégénéré de la tradition. L'étude philologique des textes le prouve surabondamment.

M. Griscom a manié un grand nombre de manuscrits du texte latin de Geoffroy et des correspondants gallois de ce texte. Il en a signalé utilement certaines particularités (notamment en ce qui concerne les dédicaces de l'*Historia*, pour lesquelles son étude historique a été poussée assez loin). Mais il n'a pas réussi à en établir le classement. Et son édition, par une conséquence naturelle, ne pouvait être satisfaisante.

Je renvoie, pour le fond des questions, à un article récent que j'ai publié dans la *Romania*, t. LV, fasc. 219.

Edmond Faral.

Das *Moralium dogma philosophorum* des Guillaume de Conches, lateinisch, altfranzösisch und mittelniederfränkisch, hgg. von John Holmberg (Arbeten utgivna med understöd av Vilhelm Ekmans Universitetsfond, Uppsala, 37). Paris, Champion, s. d. [1929], in-8°, 218 pages.

Il s'agit d'un recueil de lieux communs, sentences et maximes, qui a

été compilé au XII^e siècle par Guillaume de Conches dans les écrits des moralistes de l'antiquité : ouvrage qui a eu sa vogue, comme en témoignent non seulement les manuscrits, relativement nombreux, qui l'ont conservé, mais aussi les traductions en langue française et en langue germanique qui en ont été exécutées anciennement. L'ensemble est fort intéressant pour l'histoire des idées morales au moyen âge et de la survivance de la pensée philosophique antérieure ou étrangère au christianisme. L'édition des textes (latin, français et germanique) donnée par M. J. Holmberg est très bonne. Elle repose sur une étude soigneuse des manuscrits et s'accompagne de notes utiles, spécialement en ce qui concerne les sources. Peut-être n'est-ce pas ici le lieu de présenter les quelques remarques critiques qu'elle appelle çà et là.

Edmond FARAL.

L'IMPRIMEUR-GÉRANT : DAUPELEY-GOUVERNEUR A NOGENT-LE-ROTROU

COLLÈGE DE FRANCE
Institut d'Asie

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, PARIS (VIe)

Vient de paraître :

EDMOND FARAL

Professeur au Collège de France

LA LÉGENDE ARTHURIENNE

ÉTUDES ET DOCUMENTS

PREMIÈRE PARTIE

LES PLUS ANCIENS TEXTES

TOME I. **Des origines à Geoffroy de Monmouth.** — TOME II. **Geoffroy de Monmouth. La Légende arthurienne à Glastonbury.** — TOME III. **Documents.**

Trois volumes in-8° raisin, de IV-314, 462 et 390 pages et 2 cartes. Ensemble . . . . . **120** fr.

Cet ouvrage forme les *fascicules 255, 256* et 257 de la BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES, SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES.

(*Ouvrage couronné par l'Académie française, Prix Saintour*)

Du même auteur :

Les Arts poétiques du XIIIe siècle. In-8° raisin. . . . . **54** fr.

Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du Moyen Age. In-8° . . . . . **30** fr.

A. GRAUR

I ET V EN LATIN

In-8° raisin, 96 pages . . . . . **20** fr.

LES CONSONNES GÉMINÉES EN LATIN

In-8°, 235 pages . . . . . **40** fr.

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES LETTRES »
95, BOULEVARD RASPAIL, PARIS (VI^e^)

COLLECTION D'ÉTUDES LATINES

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES
SOUS LA DIRECTION DE J. MAROUZEAU

I : J. MAROUZEAU, *La linguistique et l'enseignement du latin*, 2^e^ édition, revue et mise à jour, 32 pages in-8°, 8 francs.

II : A. W. DE GROOT, *La prose métrique des anciens*, 68 pages in-8°, 9 francs.

III : P. FAIDER, *Répertoire des index et lexiques d'auteurs latins*, 56 pages in-8°, 10 francs.

IV : A. GUILLEMIN, *Pline et la vie littéraire de son temps*, 159 pages in-8°, 16 francs.

V : M. G. NICOLAU, *L'origine du cursus rythmique et les débuts de l'accent d'intensité en latin*, 160 pages in-8°, 18 francs.

VI : A. FRETÉ, *Essai sur la structure dramatique des comédies de Plaute*, 48 pages in-8°, 10 francs.

COLLECTION DE BIBLIOGRAPHIE CLASSIQUE

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DE BIBLIOGRAPHIE CLASSIQUE
SOUS LA DIRECTION DE J. MAROUZEAU

I : DIX ANNÉES DE BIBLIOGRAPHIE CLASSIQUE

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE ET ANALYTIQUE DE L'ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE POUR LA PÉRIODE 1914-1924

I^re^ partie : AUTEURS ET TEXTES, 461 pages in-8°, 75 francs.
II^e^ partie : MATIÈRES ET DISCIPLINES, 823 pages in-8°, 125 francs.

Cette bibliographie a pour objet de reconstituer notre documentation, désorganisée pendant une période d'environ dix années par la guerre et les difficultés de l'après-guerre. Elle groupe, avec l'indication des comptes-rendus pour les ouvrages autonomes, et de brèves analyses pour les articles de revues, toutes les publications relatives à l'antiquité gréco-latine (littérature, philologie et linguistique, histoire et transmission des textes, archéologie, épigraphie, numismatique, histoire politique, institutions, religions et mythologie, philosophie, droit, sciences, histoire et méthode des études classiques) pour toute la période qui va de la préhistoire à la fin des époques byzantine et gallo-romaine.

II : L'ANNÉE PHILOLOGIQUE

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE ET ANALYTIQUE DE L'ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE POUR LES ANNÉES 1924 ET SUIVANTES

L'*Année philologique*, publiée par les soins de la *Société de bibliographie classique* en liaison avec l'*Association Guillaume Budé* et avec le concours de la *Confédération des Sociétés scientifiques françaises*, fait suite aux deux séries bibliographiques qui ont paru jusqu'en 1926 dans la *Revue de philologie*, et plus spécialement à la bibliographie réunie dans les *Dix années de bibliographie classique* (1914-1924).

Rédigée conformément aux directives formulées par la *Commission de bibliographie de l'Institut international de coopération intellectuelle*, l'*Année philologique* contient, classée par auteurs et par matières, toute la documentation courante relative aux études gréco-latines, selon le plan adopté pour les *Dix années de bibliographie classique*.

Tome I : Bibliographie des années 1924-1926 : 351 pages in-8°, avec Index des noms d'auteurs, 65 francs.

Tome II : Bibliographie de l'année 1927 et complément des années antérieures : 350 pages in-8°, avec Index des noms d'auteurs, 65 francs.

Tome III : Bibliographie de l'année 1928 : 287 pages, 65 francs.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR

REVUE

DES

ÉTUDES LATINES

PUBLIÉE PAR LA

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES

SOUS LA DIRECTION DE

J. MAROUZEAU

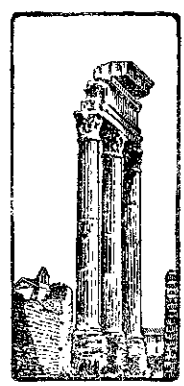
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

8e ANNÉE

Fascicule III — Octobre-Décembre 1930

UNIVERSITÉ PARIS III SORBONNE NOUVELLE
ETUDES LATINES



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION
« LES BELLES LETTRES »
95, BOULEVARD RASPAIL (VIe)

LIBRAIRIE ANCIENNE
HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

1930

UNIVERSITÉ DE PARIS
INSTITUT de CIVILISATION INDIENNE
FACULTÉ DES LETTRES